

Deux récits sur la famille Constantin de Frênes pendant l'exode d'août 1944

- Notes de Louis Constantin.
- Courrier de M. Georges Meunier, alors réfugié chez les Constantin.

Août 1944, journal de grand-père Louis Constantin (1901-1971)

6 juin. Débarquement Anglo-Américain en Normandie.

11 juin. Naissance de Jean-Marie. La mitraille fait rage sur les routes par avions, les réfugiés se sauvent en Mayenne.

Juillet. Les réfugiés encombrant les routes comme au mois de juin, de plus en plus nombreux, vieillards, enfants... Quel cortège, quelle pitié !

Août. La menace pèse sur nous de plus en plus. Les Boches deviennent très méchants, ils volent les chevaux, etc. Le 3 août, réquisition pour conduire des munitions sur le front, avec chevaux et voitures. Louis, 18 ans, y va. Il part à la nuit, à 2 km des lignes de feu à Vire. Les obus tombent partout, sifflent sans arrêt au-dessus de nous. La menace des avions. Le 5 août, Louis rentre à 3h du matin. Nous sommes heureux, le Bon Dieu l'a protégé. Pendant ce temps, nous enfouissons du linge et de la vaisselle, trop peu hélas ! C'est en grande partie le linge du presbytère.

Dimanche 6 août. Les réfugiés partent de chez nous à la pointe du jour. Midi et demi, les enfants rentrent de la grand messe où Monsieur le Curé a consommé les saintes espèces. Nous allons nous mettre à table. Louis apporte une feuille, c'est l'ordre de partir à 8h dernier délai ou c'est la fusillade. Vite les paquets (car nous n'avons rien de prêt, nous avons l'espoir de rester). Nous embarquons l'essentiel et en route avec la Maman et les 11 enfants.

Pauvre petit Jean-Marie, à peine 2 mois, tu auras vu de tristes choses bien jeune, si seulement nous pouvions revenir un jour chez nous, sains et saufs, et pourquoi pas? Ayons confiance et Dieu va.

Le soir nous entrons au Presbytère prendre Mr le Curé, 2 religieuses, 2 personnes infirmes et les paquets. Voilà la nuit, où allons-nous? Nous demandons la permission aux Allemands de partir le lendemain. La permission est accordée. Le lendemain, départ. Nous arrêtons à Chanu, à 7 km, à l'école libre. On déjeune en famille avec la directrice, religieuse de Briouze. Que nous sommes heureux et en paix. Restons ensemble. Les routes sont encombrées de réfugiés, de chars, de matériel de guerre, quelle cohue !

Les jours se succèdent dans la fièvre. Nous sentons l'encerclement. Le danger approche toujours. Partirons-nous? Les gens de Fresnes sont tous partis à 30 et 60 km plus loin. Les avions mitraillent sans arrêt et tombent souvent en feu. Le canon tonne avec furie. Les Boches harassés, couverts de poussière vont se battre comme des lions, la nuit tout flambe partout.

Le 12 août. Les obus tombent tout alentour de nous pendant la nuit. Tout le monde à la cave. Je reste avec mes deux grands auprès des chevaux, car les Boches veulent les prendre. Beaucoup de réfugiés sont tués.

Le 13 août. Même nuit que la précédente, les religieuses sont affolées, mais non courage, le Bon Dieu est avec nous, mes soeurs ! Nous faisons une neuvaine à Saint Joseph, le protecteur de l'école. Nous sommes à l'abri, dormez en paix. Malheureusement encore des gens sont tués. Pauvres réfugiés, sur famille de 5 personnes, 4 sont tués.

Le 14 août. Nuit tragique. Les obus tombent sur l'église, elle s'effondre, (nous sommes à 30 mètres) et sur le presbytère. Mr le curé de Chanu est blessé, il est 3 heures du matin, il meurt au bout de quelques heures. Quelle perte, c'était un brave.

L'école est très endommagée. Nous sommes dans la cave c'est l'effroi. Mr le curé de Fresnes nous donne l'absolution générale. On récite l'acte de contrition. Le Bon Dieu nous protège. Jean-Marie dort en paix. Le jour se lève, le canon tonne sans arrêt, les tanks déferlent aussi sans arrêt. C'est la fuite, ils se sauvent.

Le 16 août. Les Américains arrivent. C'est le délire ! Nous avons été protégés. L'école est couverte d'éclats. Nos 3 chevaux sont attachés au mur et 3 vaches à lait. Ils ont été aussi protégés, ils n'ont pas d'éclat.

Le 18 août. Les Anglais sont à Chanu. Ils nous autorisent à rentrer chez nous. Les mines sont enlevées. Quel spectacle, c'est la désolation. Des morts le long des routes, des chevaux couverts de vers, des chars, des voitures détruites, souvent carbonisé et les hommes dedans couvrent les routes et les champs.

Nous rentrons. Ah les sauvages, ils ont tout saccagé, ils ont retourné tout dans les maisons. Chez nous, les récoltes sont totalement détruites, les bestiaux ont été lâchés dedans, et ensuite ils ont mis le feu, la basse-cour est disparue, la maison est mise à sac, l'armoire à glace est brisée à coups de baïonnette, les lits sont brisés à coups de hache, toute la vaisselle est brisée, dans la cave les fûts sont transpercés à coup de revolver, le jardin à légumes est totalement détruit. Il ne reste rien à part des Allemands qui y sont enterrés. Voilà leur travail. Des brutes, ils se sont révélés ce qu'ils sont.

Mais quel bonheur, nous sommes libérés. Les Anglais sont chez nous, et nous voilà en paix. Tous rentrés en bonne santé et au complet, quel privilège !

Nous avons récupéré notre mobilier dans les maisons voisines et presque tout le bétail. Beaucoup de choses sont disparues pour toujours, mais ce n'est qu'un détail. Beaucoup de fermes sont complètement détruites et incendiées.

Courrier et notes de M. Georges Meunier

Peirerf, 18 août 1994.

Bien chers amis,

De retour de Saint-Malo et Rennes où je suis allé voir quelques vieux amis d'avant guerre, je vous adresse, ci-joint, comme convenu le rédaction commencée en octobre et terminée ces jours-ci, d'une des périodes les plus importantes de ma vie, passée avec vous, en août 44.

Pour les dates, je me suis inspiré de la rédaction de votre père, mais n'en suis pas tout à fait assuré. Peut-être, faudrait-il vérifier, en particulier la période de Chanu. Là, ils doivent savoir.

Par ailleurs, j'ai sans doute négligé certains petits épisodes ou détails que peut-être je pourrais encore gratter au fond de ma mémoire.

On pourra toujours faire quelques additifs.

En ce qui concerne les dialogues, ils sont très proches de la réalité du moment, particulièrement les mots eux-mêmes, le choix (spontané souvent) des invectives. Ils sont gravés en moi depuis cette époque, ils m'ont marqué.

Je dois vous dire aussi que ma rencontre avec Marie, environ un mois plus tard, n'aurai sans doute pas eu cette intensité, non plus que ses conséquences, si je n'avais pas eu la chance de vous voir vivre vous et vos parents, bien sûr.

Croyez en ma fidèle amitié, je vous embrasse.

Georges

Peirerf 18 août 1994

Chers Amis,

Quelques mots en guise de préface ou d'introduction (traditionnellement écrite après coup) au récit que vous avez lu.

A la réflexion – un peu tardive – ce récit a quelques qualités qui ne vous ont pas échappées.

Il est tout d'abord maladroit souvent incohérent et n'a raté aucun des pièges qui fleurissent sous les pas de "l'écrivain". J'ai relu mon "papier" avec l'âme du "lecteur", ça ne vaut pas un clou.

Mais c'est ma "première œuvre" !

Et puis, vous avez constaté un très net changement de style et de ton. J'ai écrit votre histoire en deux étapes, séparées de plus de six mois, dus à la maladie et au décès de ma Marie.

Et puis, il est tronqué involontairement d'une foules de petites anecdotes souvent édifiantes et révélatrices, enfouies sous la gangue de 50 années de vie assez mouvementées. Elles remontent de temps à autres et puis replongent.

Et puis bien sûr, il est inexact. Vous pensez qu'après 50 ans, de petites, voir de grosses erreurs ont pu se glisser ici et là. C'est cependant ainsi qu'il est et restera gravé dans ma mémoire. Et ainsi qu'année après année, je vous ai racontés (sans votre autorisation !) à mes amis. Les dates, les lieux, les séquences des événements ont pu (peut-être) osciller. Assurément pas les événements eux-mêmes, le comportement, les mots employés par les principaux acteurs votre père et votre mère eux que j'avais dans l'œil !

Et puis mon article ressemble trop à un article de journaliste (genre dont j'ai horreur !). Il privilégie le superficiel, le sensationnel, les "coups", les "scoops" au détriment de l'âme des choses et des gens. J'ai pu éviter le sanguinolent, les blessés, les agonisants, les morts (les pauvres morts !) mais j'ai effacé, trop effacé, par pudeur, ce qui aurait dû l'emporter : l'amour, car c'était lui, l'acteur principal. C'est un mot bien galvaudé de tous temps, mais c'est le maître-mot ! Et l'on s'en aperçoit souvent trop tard.

Vos parents s'aimaient (comme les miens d'ailleurs, je n'étais pas sevré de ce point de vue... mais cela me paraissait "naturel" à la maison !)

Mais ce qui était pour moi extraordinaire, c'est que cela arrivait aussi à d'autres. Ce n'était pas exclusif et dans le milieu de la campagne que je connaissais bien... encore plus extraordinaire.

Et cela se voyait ! C'était éclatant ! Vos parents avaient l'un pour l'autre des attentions, des regards, des sourires, des mots gentils et discrets tout à fait révélateurs. Et cela n'était pas refermé sur eux-mêmes, bien sûr, mais aussi ceux qui les approchaient. On devenait meilleur rien qu'à les voir. "On y croyait !" et cela a duré leur vie, comme nous avons pu le mesurer en leur rendant visite à Joué-du-Bois, pendant leur retraite, Marie et moi.

Quand au début de mon histoire, j'utilise les mot "homme" pour désigner votre père, ce n'est pas un hasard ! Vos parents, votre père, votre mère étaient des hommes.

Je terminerai ce pensum en lui trouvant qu'un seul défaut : Il est sincère.

"Rencontre avec des Saints"
ou bien "Congés payés dans le bocage"
ou encore "Mon débarquement à moi"

Ce soir du 3 août 1944, dans la cour de cette ferme "de hasard" (Comme aurait dit Léo Ferré) un homme grimpe sur une table et réclame le silence.

Il me fait, aussitôt penser – curieusement – au couplet du "grand Métrisque du métropolitain", la vieille rengaine de Mac Nats, qu'avec mon copain Popeye le marin, nous braillions dans les monômes des temps meilleurs.

"Y'avait Basly, le mineur indomptable,
Caméline, l'orgueilleux du pays
Y sont, tous deux, montés sur un' table
Afin de mett' la question su'l'tapis..."

Mais ce soir l'homme est seul sur sa table, la question est devant lui, les temps sont moins drôles.

La petite foule qui, tout à l'heure s'est installée, répandue sous les pommiers alentour, recrutée de fatigue, de chaleur, de poussière et d'inquiétude du lendemain, s'agite peu à peu. Les enfants accourent comme pour le tour de France, les vieux s'approchent sans trop en avoir l'air, hésitants pensants, sans doute, qu'on va leur demander quelque chose... peut-être même des sous, quant aux femmes, elles restent près de la carriole... à garder le "bien".

Quand le groupe d'une trentaine d'âmes est enfin formé autour de lui, l'homme s'éclaircit la voix et dit tranquillement¹ :

"- Mes amis... Soyez les bienvenus à Montmorel, vous avez tout perdu... moi j'ai encore tout. J'espère, je suis sûr que le bon Dieu aura pitié de moi et de ma famille... Qu'il nous évitera de devoir, comme vous, partir devant nous, à l'aventure, en laissant tout derrière nous..."

Aussi, ce qui est à moi, est à vous...

Si vous avez besoin de quelque chose, demandez-le à la maison, on vous le donnera".

¹ Ce sont ses propres paroles à peu près, souvent répétées et pieusement conservées en mémoire durant 50 ans

Ce discours n'était pas bien long, mais de la part d'un paysan normand, il me paraît plutôt original et je décide d'attendre ici la suite des événements.

Le bonhomme descend de la table, dans un silence général et encore méfiant... Il faut tuer un veau, des poules, des lapins, distribuer le pain le beurre, le lait, les œufs à ceux qui ont faim.

Curieux d'en savoir davantage sur ce personnage qui paraît avoir 40 à 45 ans, pas bien gros, pas bien grand mais très vif et nerveux, quoique fourbu, confiant, blagueur et crevant d'angoisse, j'apprends qu'il se nomme "Constantin" comme le premier empereur chrétien, prénom "Louis" comme notre Saint Roi... Il a fait onze enfants à sa femme qui les lui a joyeusement donnés, le dernier d'à peine deux mois. Il vit ici, durement, en fermage, sur une vingtaine d'hectares.

La nuit tombe, maintenant, sur le "plant" où campent ces réfugiés chassés de chez eux par la guerre et l'ordre germanique... Certains sont sur les routes depuis près de deux mois. Il me paraît bizarre et même cocasse que ce soit les Américains qui poussent ainsi, inexorablement vers le sud et l'est, ces caravanes de charrettes et de voitures bâchées, attelées de chevaux, emplies d'un barda invraisemblable, environnées de vaches, de moutons, de chiens qui cherchent à coup de gueule, à se refaire un territoire. Et les feux de camp pour la soupe du soir s'allument ça et là, discret pour ne pas attirer la foudre des "ennemis" ou des "amis"... Avec un bruit de fond de cris, d'appels, de pleurs d'enfants, d'aboiements, de grelots des chevaux, de digestion des vaches et aussi des odeurs de cuir, de feux de bois, de sueur et de déjection des hommes et des bêtes.

C'est un spectacle tout à fait extraordinaire et tellement semblable à celui que nous avaient montré et que nous montreraient encore à satiété les westerns qu'on se croirait là-bas dans l'ouest, loin de l'autre côté de la mare aux harengs. Il ne manque que le cow-boy de service et sa guitare... à la place on a la respiration asthmatique des essaims de forteresses volantes, le ronflement des obus de gros calibre, le feu d'artifice de la D.C.A. et à l'horizon, à l'ouest et derrière la colline au nord, le reflet orangé de l'incendie et de la bataille et, ça et là, les longues illuminations livides des fusées éclairantes.

C'était une déjà longue histoire qui m'avait conduit là, à coups de hasards, de contraintes et sûrement de providence... J'avais 22 ans (classe 42) enrôlé de force au S.T.O., apte au travail en Allemagne, j'aurai dû y être depuis 18 mois, employé à des travaux de déminage et de déblaiement. J'y avais échappé par chance, astuce et décision.... Sans aucun papier présentable, même de fausse identité, j'avais été arrêté la dernière fois chez mes parents à Bény-Bocage, où j'étais de passage. Conduit à Paris, en novembre 43, pour la troisième ou quatrième fois... Mais là plus de train pour l'Allemagne par suite des bombardements... "Ils" avaient dû m'affecter dans une entreprise travaillant pour eux, dans la Haute-Marne. Mais j'avais refusé d'y aller et de guerre lasse, on m'avait placé dans un laboratoire d'essais, à Aubervilliers, sur une étude pour l'après guerre.

Sans nouvelle de mes parents depuis le 6 juin et curieux de voir de près le "fameux débarquement" dont on nous parlait depuis des années, je décidai, à la mi-juillet, de prendre ma semaine de congés payés. Mon brave patron m'avait demandé :

- "- Où irais-je ainsi me reposer ?
- En Normandie...
- Oui, bien sûr et comment ?

- A pied...
- Bon, et vous pensez être rentré dans 8 jours ?
- J'espère..."

Nous nous étions parfaitement entendus, il me revit 6 mois plus tard... sans étonnement.

Un voyage sans histoires, sinon sans enseignement. C'était la guerre, et de plus en plus la guerre. Dans Paris et ses environs jusqu'à une centaine de kilomètres (le rayon d'un raid de ravitaillement à vélo) il n'y avait pas grands dégâts (à part les portes de la Chapelle et de Versailles). Mais à mesure de l'avancée vers l'Ouest, les signes s'accéléraient : pratiquement plus de circulation de jour sur les routes, un camion isolé de temps en temps et j'appris vite à son approche, à plonger dans les fossés et même à courir à travers champs. Jusqu'au relief le plus proche, afin d'éviter l'attaque de ces chasseurs anglais à deux queues qui prenait la route en enfilade, en rase-mottes. Quand on les entendait, c'était trop tard...

Les résultats étaient là : de chaque côté, derrière la rangée de troncs d'arbres effilochés, montait une sinistre garde d'honneur, futur eldorado des ferrailleurs, une pile d'épaves carbonisées avec des restes d'hommes calcinés. Le fossé lui-même devenait cimetière, avec de plus en plus de bâtons en croix plantés dans les talus. Et puis les villes et les villages rasés par les bombardements. L'Aigle, Argentan (avec sa grande église, seule debout dans les ruines), Vire réduite à un tas de briques sur lequel passaient les camions. Tout au long de cette route, et puis, dans une errance d'une quinzaine de jours, le long du front, à la recherche d'un passage... A la recherche, aussi du signalement sur les cahiers de la Croix-Rouge, d'un habitant de Bény-Bocage, un seul, (Signifiant leur ordre d'évacuation.) mais rien ! Tous morts... ou tous sauvés ?

Ce fut pour moi une expérience formidable, avec des rencontres très amusantes, étonnantes, terrifiantes aussi. J'en parlerai peut-être dans un autre récit. Pour l'instant, nous sommes à Montmorel et vous savez pourquoi et comment, moi aussi j'y suis (d'avoir suivi, au hasard, une caravane, qui s'arrêta par hasard, chez vous).

Ainsi que je vous le disais tout à l'heure, la nuit tombe sur la ferme, paisiblement nichée dans son vallon. Alors qu'alentour c'est une sorte de fin du monde. Le père Constantin est inquiet : son fils Louis réquisitionné par les Allemands est parti vers la bataille.

Le groupe de réfugiés, après quelques jours vivant de la générosité de leurs hôtes, se préparent à partir au petit matin du 6 août. On se rassemble famille par famille, autour du chariot et des bêtes. Abandonnant des épaves inutiles, la colonne s'ébranle et reprend sa route vers le sud, sur des itinéraires balisés. Pas question de s'écarter : les Allemands ont compris la leçon de notre déroute de mai juin 40 où le reflux des civils sur toutes les routes a paralysé la montée des réserves et des munitions.

Soudain, il se fait un grand vide et un grand silence. Je peux me présenter, tranquillement, au patron et lui demander son accord pour rester là. J'ai toujours envie d'en savoir plus. J'avais évidemment été repéré depuis longtemps et bien des questions se posaient à mon sujet... Le père Constantin, que je surnommais aussitôt "Grand-Père" (il n'a sans doute pas 45 ans !) tout bouillant, confiant et généreux, me tutoie tout de suite... C'est bon signe. La Maman, elle, me considère avec attention, derrière ses petites lunettes cerclées d'acier et ne dit rien. On voit bien qu'elle n'en pense

pas moins ! Les jeunes eux m'accueillent très gentiment avec quelques timidités faciles à comprendre.

Je suis sur les routes depuis trois semaines, dormant dans la paille ou le fossé, mal rasé, mal lavé déjà tanné par le soleil et le grand air... Une sorte de vagabond, de vagabond de guerre : prisonnier évadé ? Déserteur ? Espion ? Terroriste ? Fou ? Satyre ? Pas recommandable !

Ce 6 août était un dimanche, nous les jeunes, allons à Fresnes pour la grand messe et monsieur le Curé demande à l'assemblée si quelqu'un peut se charger de son maigre bagage, au cas où l'évacuation serait ordonnée. Un grand silence lui répond et avec un peu d'amertume, il annonce que quelqu'un s'est déjà proposé, mais qu'il préférerait un autre candidat.

Nous revenons à Montmorel, bavardant le long du chemin et vers midi, l'ordre d'évacuation est donné pour 20 heures ce soir. Dans mon souvenir, Louis et les chevaux ne sont pas encore rentrés.

Le retour de Messe est presque joyeux (une vraie bande de jeunes) et la terrible nouvelle telle la foudre, pétrifie toute la famille. Le père et la maman tombent sur une chaise, dans la salle, près l'un de l'autre se tenant la main, le visage ruisselant de larmes... paralysés, inertes, anéantis, le départ doit avoir lieu avant 20 heures, rien n'est préparé (confiance totale dans la providence !) ... Il faut donc s'attaquer à l'évacuation, sans même l'assurance d'avoir les chevaux pour le faire... Trier les choses utiles et précieuses, et charger les charrettes. Deux charrettes à ridelles que l'on amène à la main devant la maison.

Et devant les parents, toujours paralysés, commence le grand tri. Il faut ouvrir les armoires, les placards, les buffets. Je suis l'étranger, l'inconnu, je me fais l'effet du cambrioleur, du violeur de l'intimité de cette famille... mais il faut étouffer les scrupules. Il y a nécessité et urgence. Il faut sortir le linge, la vaisselle, les objets, les souvenirs, prendre "le bon", abandonner le "moins bon", prendre le "solide", laisser le "fragile", tâche énorme. Il faut aussi charger, charger avec mesure et logique si possible. La machine à coudre et le charnier, les andouilles fumées et les confitures, les draps, les chemises, les culottes les chaussures et les blouses d'écolier, les tricots de laine, les torchons, les serviettes de toilette, les bas et les bonnets... Sans pudeur, maintenant, la maison s'ouvre toute et une sorte de complicité s'établit entre nous.

Inexorablement, le niveau monte dans les charrettes et pour couvrir le tout, on place au faite des matelas, comme les fuyards de 40 sur les automobiles, pour se protéger de la mitraille cela va servir, comme on va le voir.

Vers 16 heures (toujours dans mes souvenir), Louis arrive enfin avec les chevaux. Soulagement général et joie. D'abord l'essentiel, il vit ! C'était la grande peur des parents qui se réveillent, sautent sur leur pieds et reprennent les choses en mains. Il reste beaucoup à faire... en laisser le moins possible derrière soi qui puissent faire l'affaire des pillards, verser une lessiveuse de crème fraîche à la coche qui plonge là dedans à pleine gueule jusqu'aux oreilles (mon sursaut de citoyen crevard !) enterrer le surplus de confitures, lâcher poules et lapins dans la nature...

Le père trouve notre chargement excessif : "- Les chevaux ne pourront jamais tirer cela ... et puis... et puis... il y a les caisses du cousin de Tinchebray" (confiées donc sacrées). "- Elles contiennent du linge très précieux et des objets de grande valeur qu'il faut sauver à tout prix".

Mais le cousin n'avait pas d'enfant et le père finit par être d'accord pour opérer un tri, là aussi. A l'ouverture, il se révèle que les fameuses caisses contiennent surtout café, thé, sucre, chocolat, liqueurs, conserves... choses rares et chères, prisées du marché noir. A cette vue le père a un mot qui lui glisse entre les dents, à l'adresse du cousin, un mot pas bien chrétien ; tout simplement "salaud !" et c'est tout.

Un trou au milieu du fumier et les caisses glissent là, bien à l'abri des convoitises. A part un carton de "singe en gelée" et une caissette de petites tablettes de chocolat qui peuvent être glissées dans les interstices et que le père fait semblant de ne pas voir !

Le foin du grenier est abattu sur les fûts de calva "- le meilleur de ma vie" et qui sera sauvé "- c'est la dot de mes filles".

Les chevaux attelés, quelques vaches laitières attachées derrière les charrettes, les ultimes paquets et ustensiles accrochés aux ridelles. La maman et son petit dernier hissés tout là-haut sur les matelas... portes et fenêtres soigneusement verrouillées, on est prêt. Et la caravane, environnée d'enfants qui une larme à l'œil, sautent d'une patte sur l'autre, s'ébranle sur le chemin qui grimpe derrière la maison, rejoint la route qui au nord domine le vallon et permet un dernier regard, à droite sur le "paradis" perdu. Moutons et vaches (qui les traitait ?) paissent tranquillement l'herbe blanchie par la poussière des combats bien proches maintenant.

Le premier bout de chemin est avalé dans un silence pesant, lourd d'angoisse de la misère promise et prochaine, des dangers certains et de la perte irrémédiable de 20 ans de travail acharné. La ferme est maintenant hors de vue derrière un rideau d'arbres. Le père s'approche, les yeux noyés et son bon sourire aux lèvres : "- Allons, Georges, ne fais pas cette tête là !" Il réunit les siens au bord de la route. "- Mes enfants, remercions le bon Dieu qui nous a fait de grandes Grâces aujourd'hui ! D'abord le retour de Louis et des chevaux sains et saufs, et de notre bonne santé à tous et le beau temps... idéal pour les vacances et le camping ! Prions pour ceux qui n'ont pas notre chance : séparés, blessés, malades, âgés..." et de continuer de blaguer et d'encourager son monde jusqu'au bord de Fresnes avec une foi et un courage qui me stupéfie. La maman, tout là haut, ballotté par les cahots se dégrafe et donne la tétée. A l'entrée du Bourg, légère hésitation et le nez de travers et l'œil incertain (signe d'embarras que je commence à connaître), il se laisse dériver à l'arrière garde et m'explique laborieusement : "- 1^{er} Que les charrettes étaient surchargées. 2^{me} Qu'il avait promis à monsieur le Curé de l'emmenner, si personne... et comme personne... alors... !"

C'est lui le patron, je n'y connais rien... alors... ? Alors, on arrive devant le presbytère, sur la droite, monsieur le Curé est là, dans sa grande soutane noire, son vélo à la main et son nécessaire de messe sur le porte bagage. Une toute petite et légère valise est posée sur le sol. Ce n'est rien, seulement... seulement il y a aussi la vieille bonne de monsieur le curé... et aussi, la vieille sœur de la vieille bonne de monsieur le curé... Laquelle est mourante, condamnée par la médecine : elle n'en a que pour quelques heures... On ne peut pas la laisser là, alors on la hisse elle aussi dans les hauteurs sur les matelas près de la maman et de son nourrisson, en plein soleil, au grand air... et en route !

On ne va pas bien loin... à la sortie du village, encore à droite, deux ou trois bonnes sœurs nous attendent, devant un asile ou une école, je ne sais plus, leurs bagages rejoignent le reste et on va repartir, mais le couvre feu est proche, avec l'accord des autorités, on va passer la première nuit dans un champ. Nuit paisible, sinon que l'on sent bien que la bataille se rapproche et qu'elle nous tourne autour.

Le lendemain 7 août, c'est le départ pour Chanu à 7 ou 8 km de là où par protection divine la famille Constantin peut s'installer dans une école libre de jeunes filles (En août les dîtes jeunes filles sont en vacances.) D'autres réfugiés campent tout alentour et notre principale activité va très vite se résumer à la récupération des casseroles et autres ustensiles de cuisines que le père Constantin a tendance à prêter à des gens qui ont tendance à oublier de les rendre.

Dans le plan de pommiers qui jouxte la cour de récréation quelques camions allemands hérissés d'antennes stationnent et j'ai la chance de faire très vite connaissance d'un soldat qui insiste sur son rôle de "technicien", instituteur près de Munich, dans le civil parlant assez convenablement le français. Il me donnera régulièrement, tous les jours, les bulletins d'information allemand, anglais et même français. Les postes de radio du village ayant été confisqués ce sera notre seule source de nouvelles de la guerre. Et l'on apprendra ainsi la percée de Patton sur Avranches, les prises de Rennes, Laval, le Mans, Chartres, avant d'être nous même libérés. Sans le savoir nous étions réfugiés dans ce que l'on a appelé la "poche de Falaise" où quelques 100 000 soldats Allemands trouveront la mort ou la captivité.

La vie s'écoule ainsi, calme et tranquille, à part l'étau qui se resserre, la grosse mitraille qui nous passe dessus, les raids aériens, la D.C.A., les unités allemandes chargées de munitions qui montent au combat la nuit pour être moins repérables, scandant leur marche à mi-voix par "Lily Marlène"... c'est la guerre !

Ici se place un épisode plutôt comique et un "mot historique". Voilà l'affaire :

Un matin vers 10 heures, le soleil est déjà haut, allant aux nouvelles vers le plant de pommiers, je tombe sur mon informateur qui me propose un plein verre de Chartreuse, afin de trinquer dit-il "prositt ?" mais c'est un peu tôt, il est allemand... pas exactement un ami (le serait-il devenu ?). Je décline son invitation et remarque à l'ombre des pommiers dans l'herbe fraîche nombre de militaires, bien à l'aise, affalés sur le dos, quelques bouteilles à portée de main et qui boivent, qui boivent !... à l'allemande... c'est-à-dire beaucoup ! c'est-à-dire beaucoup ! et... en Suisses... Sans un mot...seuls... ils boivent... pour boire ! uniquement pour boire ! Je demande à mon interlocuteur qui peut encore parler, ce qui se passe... serait-ce la fête de Hitler ou Goering ou d'un autre grand dignitaire... Ou encore une grande victoire ? "- Non", me dit-il inspiré par la Chartreuse...

"- Nous buvons à la guerre, parce que nous ne savons pas si nous boirons à la paix". J'ai précieusement conservé ce mot qui vaut bien : "Messieurs les Anglais, tirez les premiers".

Les Allemands sur dénonciation étaient tombés sur la réserve clandestine d'un gros négociant. Voilà quelques centaines d'hecto de boissons fortes qui pèsent peut-être sur la bataille ? La dénonciation serait-elle de Londres ? Un coup tordu de "l'intelligence Service" ?

Le lendemain ou le surlendemain 10 ou 11 août, le père Constantin vient m'annoncer "qu'il n'y a plus rien à manger". Evidemment, il a nourri sa famille, moi-même et quelques réfugiés voisins "qui n'avaient plus rien". "Il faut faire quelque chose", dit-il. "Voilà ce que j'ai décidé : je vais retourner à Montmorel avec Louis et nous rapporterons ce qu'il faut au moins pour quelques jours". Je lui fais part du danger, d'abord de projectiles perdus et puis de l'interdiction absolue faite par

l'armée allemande de pénétrer dans la zone évacuée : "Tout civil pris dans cette zone sera considéré comme espion et fusillé sans jugement". Des affiches sont apposées partout qui le rappelle.

"- Montmorel est à 10 km, vous avez peu de chance de passer inaperçu.

- Justement me dit-il, j'ai pensé à cela aussi et j'ai la solution... Je te confie ma femme et mes enfants".

Je suis bien sûr, tout à fait soufflé, ému de sa confiance, embarrassé et je m'entends lui répondre :

- Merci beaucoup, c'est bien bon de votre part, j'aime bien les enfants... Mais je préfère les faire moi-même et puis votre femme elle est très gentille, mais elle pourrait être ma maman... alors, alors voilà ce que je vous propose : Louis reste ici et moi je vais avec vous c'est idiot, mais je préfère ...".

Et nous voilà partis faire les courses : Chanu - Montmorel A/R environ 20 km. A l'aller, tout va bien, mais dans les poches par les chemins creux bien connu de mon guide. Une vraie promenade de santé ! ... Les affiches sont bien là mais pas une mauvaise rencontre.

Après deux bonnes heures de marche, nous débouchons, tout soudain dans la cour de ferme...

Personne, mais tout de suite quelque chose d'insolite : Les portes et fenêtres bien closes au départ sont maintenant grandes ouvertes, béantes et ces taches noires, régulières sur la façade sont sinistres. Mon compagnon a compris : "- Il vont voir". Je lui explique que l'on n'a pas de temps à perdre, qu'il vaut mieux faire vite et filer. Rien n'y fait ! Il fonce, toujours personne, je le suis et nous rentrons dans la pièce principale au rez-de-chaussée. Il s'arrête pétrifié devant le spectacle...

Ce n'est pas beau : chaises et meubles brisés, à demi consumés dans la cheminée, armoires et buffets éventrés, vidés sur le sol, arrachés des murs. Partout sang tripes, peaux de lapins, plumes, excréments, ordures... Le vandalisme pur, c'est partout pareil.

On en a assez vu et je l'engage à s'en aller. Il ne me répond pas et prend l'escalier de bois vers les chambres de l'étage. Là on a fait ses besoins au milieu du lit. Tout est renversé arraché, déchiré, détruit. J'avais remarqué, il y a quelques jours le bureau de Louis avec ses petites cases aux fiches impeccablement classées... Tout est maintenant éparpillé, détruit, ravagé, dispersé comme par un cyclone... Les lits renversés, les matelas éventrés... Le pillage.

Je sens la colère gagner peu à peu le père et j'entends aussi un bruit de bottes dans l'escalier. Pas de fuite possible, c'est la minute de vérité. Un soldat allemand se présente à la porte, lourd et empoté, sans casque, sans armes apparente, tranquille dans sa visite intéressé. Il est plus étonné que nous qui l'avons entendu venir. Il n'a pas l'esprit bien vif et il n'y en pas d'autres, on peut peut-être s'en tirer.

Il reste là les bras ballants pas trop rassuré non plus car nous sommes deux... Nous savons qui il est, il ne sait pas qui nous sommes : "terroristes ?". De tout de façon il n'a pas le temps de "l'ouvrir", le père l'assaille, il l'engueule et ça sort ! "- C'est chez moi ici ! Qu'est-ce que vous

faites là ? Vous venez piller, détruire, saccager... c'est tout ce que vous savez faire, vous les Boches !". Le mot est lâché et il continue !" - Toujours les mêmes... Vous poussez les femmes et les enfants devant vous avec les baïonnettes, vous mettez le feu aux églises pendant la Sainte Messe. Vous bombardez les hôpitaux... Vous égorgez, vous violez, rien n'est sacré pour vous ! Les Teutons et les Boches seront toujours les mêmes... Vous dites dans votre propagande que vous aimez les enfants et les familles ! Regardez ce que vous avez fait à cette maison !". Il reprend sa respiration et le type complètement abasourdi, soulève les bras en signe d'impuissance et murmure "- C'est la guerre, c'est la guerre !" Il se fait rembarrer aussitôt "- La guerre ? non ce n'est pas la guerre ! ce n'est pas la guerre des gens civilisés, c'est la guerre des sauvages...[...] Votre guerre à vous, les bandits, les pillards !" et ça continue... J'essaie, par quelques coups de coude de le ramener à moins de culot... Mais rien à faire il est parti !

Le Fritz s'avance un peu, bien paisiblement et il lève un doigt en l'air comme pour aller faire pipi ! Il a un petit sourire au coin des lèvres et il fait posément "- Monsieur, monsieur, s'il-vous-plaît, monsieur, tout à l'heure... officir ja officir (il fait signe avec deux doigts des galons sur la manche) oficir, ja, venir, ja, venir, prendre la pendule, ja, la pendule" et il désigne une pendule à personnages de bronze, ornement de la cheminée... "- Quoi ! fait le père Constantin un officier va venir me voler ma pendule ? Un officier allemand voler ma pendule ?". L'autre fait "oui" de la tête avec un air rigolard... Il me paraît tout à coup moins abruti que tout à l'heure. "- Hé bien le salaud, il ne l'aura pas !", le père prend la pendule et la met sous son bras... L'autre fait un petit salut et s'en va tranquillement.

Ce n'est pas le moment de lambiner. On attrape deux moutons à la course, on charge deux sacs de blé sur une brouette, la pendule par dessus et en route !

Il faut très vite admettre que deux moutons vivants en laisse dans un chemin avec des haies de chaque côté, ce n'est pas une partie de plaisir ! A tour de rôle ils foncent, à droite ou à gauche, dans la haie. S'y enfoncent, tirent à s'étrangler, s'étouffent, tombent sur le côté en exhibant une grosse langue bleue assez horrible et des yeux exorbités. Ils font "mê - ê - ê - ê" et ne bougent plus. On se dit "c'est fini !" et soudains, ils se réveillent, sautent sur leur pattes, foncent dans la haie et out recommence. On essaie toutes les combinaisons et finalement pour l'un les deux sacs dans la brouette, un mouton lié sur le flanc par-dessus, pour l'autre, un mouton autour du cou, à la façon des bergers de Noël, et la pendule sur l'estomac. Et l'on arrive à bon port dans la soirée. Le bon Dieu et nos anges gardiens n'ont pas chômé pendant notre expédition et nous non plus. Le lendemain , on va porter les deux sacs au moulin, on aura du pain !

Et puis du 12 au 16 août, l'étau se resserre, la bataille se rapproche encore, les bombes et les obus tombent sur le village, avec Louis nous nous réveillons dans la salle de classe dont il ne reste que la moitié, l'autre est partie en poussière dans la nuit. Nous sommes libérés.

Le 18 août les Anglais occupent le terrain, installent des bureaux de contrôle en plein air. J'ai un poignard dans les côtes qui m'empêche de respirer. Le dernier docteur qui fait ses bagages m'annonce une pleurite : révulsif, ventouses "rigolos" repos (!). La jolie petite sœur de l'école qui me soigne, sans diplôme d'infirmière, est toute confuse de devoir me frictionner longuement les côtes. Mes compliments ajoutent à sa confusion mais son inexpérience à poser les ventouses est moins amusante...Je crois deviner un petit air de vengeance dans les yeux, chacun son tour !

La famille Constantin, au complet, regagne Montmorel (où il y a faire). Après de touchants adieux et la promesse de se revoir bientôt. Monsieur le curé de Fresnes, sa vieille bonne et les sœurs sont en pleine forme. La vieille sœur de la vieille bonne de monsieur le curé est guérie.

Il me faut rassembler mon anglais scolaire pour expliquer mon cas aux sujets de sa Gracieuse Majesté. On me verrait bien dans la peau d'un déserteur allemand déguisé en civil... La curiosité ne leur paraît pas une motivation suffisante pour expliquer ma présence ici, mes parents à Béný-Bocage, non plus, car un réfugié explique que le village a été entièrement détruit et les habitants dessous passés au lance flamme. En fait c'est une erreur, il s'agit effectivement de Villers-Bocage. Enfin, on m'autorise à partir vers le nord... de la marche à pied et de l'auto-stop dans des jeeps regorgeant de chewing-gum et de cigarettes.

Dernière petite leçon : Je marche sur la route de Vire à Caen qui fait maintenant 2 à 300 mètres de large, avec une poussière épouvantable. Un camion arrive de sens inverse et s'arrête. Le chauffeur noir en descend, bricole quelque chose dans le moteur, se redresse et cherche à s'essuyer les mains, ôte sa chemise...s'astique attentivement, jette la chemise vers le bas côté, en trouve une nouvelle dans le camion, l'enfile et repart. En ramassant la chemise sale mais neuve qui me fera un bon usage, je me dis qu'une armée qui permet à un chauffeur de traiter ainsi le matériel de la nation ne peut perdre la guerre.

J'arrive enfin à la maison, tout est encore en ordre. Le soleil joue à travers les feuilles. Une vingtaine d'amis de mes parents pique-nique dans l'herbe verte. La guerre n'est, Dieu merci, pas passée par là. Appuyé à la barrière, je contemple le spectacle de paix. Ma maman m'aperçoit, indécise, elle vient vers moi... me reconnaît enfin, à cent lieues de me savoir ici... "Va quand même te laver que je puisse t'embrasser".

Ces quinze jours parmi les saints ont, sans doute, changé ma vie.

Un mois plus tard, je rencontre à Rennes, par hasard, ma chère Marie, c'est le coup de foudre. Je passe mes derniers diplômes et examens sans grande préparation. Suivent près de cinquante années de bonheur, de grand, de très grand bonheur, et des enfants et petits-enfants : Une bénédiction et puis, hélas.

Le 15 juin 1994